

Les Inrockuptibles - N°66
(24.07.96)

Après son *Ornithologie du promeneur*, Dominique Meens poursuit une œuvre inclassable, fausse promenade rousseauiste et vraie réflexion poétique, délire absurde et science authentique, le tout servi par une langue d'un classicisme princier.
Par Marc Weitzmann
Photo Renaud Monfourny

autoportrait du paradoxaal grincheux

On l'avait découvert au printemps 95 avec l'*Ornithologie du promeneur*, livre aussi improbable qu'essentiel, balade apparemment dépourvue d'intentions au pays des oiseaux mais parvenant à des fins moins innocentes, empruntant les chemins littéraires les plus divers. On trouvait ainsi au détour d'une page d'étranges considérations sur l'homme, la haine, la blancheur et le cygne ("Viens ! crient les cygnes. Et rien ne vient qui ne soit déjà là, qui ne s'efface dans la disparition du chant, perdu d'avance"). Ou encore quelques notations résonnant moins ornithologiques qu'existentielles : "Ne plus tenir à quoi que ce soit, enlaidir si nécessaire (...), et prendre enfin, peut-être, l'envol." Dominique Meens avait beau prétendre faire œuvre très simple, on sentait bien qu'il y avait là bien autre chose qu'un goût bucolique pour les plumés : une sorte de désir âpre, discret mais opiniâtre, tendu par la révolte vers l'accomplissement



d'un dessin d'écriture très ambitieux – dont les outils seraient, à parts égales, plaisanterie solaire et manipulation obscure. Un an plus tard, l'auteur confirme, avec le livre 2 de l'Ornithologie, *Eux et nous*, tout à la fois son goût pour le détournement et sa détermination à définir quelque chose. *"En ce moment, ce que j'essaie de creuser, c'est une idée qui m'est venue à la lecture d'un roman sorti chez POL, Rai-de-cœur, d'Emmanuelle Bayamack-Tam, où l'on trouve cette phrase dans le premier paragraphe : "Dressée parmi les choses dites, semblables à elles, et sans pouvoir sur elles." Ce qui m'a frappé, c'est qu'à partir de cette phrase l'auteur allait dans le sens d'une narration romanesque alors que je pouvais, moi, en partant du même point, me déployer dans une direction tout à fait opposée : non pas me demander comment ou pourquoi on en vient à adopter telle ou telle posture, mais chercher à la définir."* Savoir tenir ou ne pas savoir se tenir, telle est la question. Pour y répondre,

Meens se penche sur... le canari, joyeux animal intronisé Hamlet pour l'occasion. Il existe deux variétés différentes de cet oiseau : le serin, qui vole libre, et le canari, serin d'élevage. L'étude minutieuse de ce double plumé est tout à fait symptomatique de cette manière qu'a l'auteur d'enrouler sa pensée en spirale : *"La plus grande partie des élevages de canaris en Europe, commence Meens, sont ce que l'on appelle des canaris de posture. Contrairement aux serins naturels, ils ont été conduits par l'élevage, à force de transformations génétiques, à modifier non seulement leur couleur, mais aussi et surtout leur façon de se tenir. Par exemple, vous avez le bossu belge. Ou le frisé français. Certains se tiennent en équerre. Alors ils volettent tout à fait normalement dans leur cage, sous le plancher de laquelle il suffit de cogner un petit peu pour les voir se figer et prendre la pose. La métaphore facile quand on voit cela, c'est de se dire que le serin sauvage, représentant l'oiseau libre de toute entrave, symbolise l'artiste libéré, opposé au canari petit-bourgeois ●●●*

●●● *emprisonné dans sa cage. Seulement voilà : c'est précisément l'oiseau le plus asservi des deux qui est aussi le plus créateur. L'artiste serait-il alors plutôt du côté de la contrainte et de l'asservissement ? Ou bien alors, le serin naturel ne serait-il qu'une variété tout aussi artificielle que le canari d'élevage ? Ne faudrait-il pas alors s'interroger sur la différence entre l'artifice du serin naturel et l'artifice du serin dressé ?* "Ce n'est pas tout, poursuit Meens qui, pour creuser le sujet, s'interroge sur la date d'arrivée des canaris en Europe. *"Voilà une question qu'on ne se pose jamais. Or, il se trouve que l'irruption de ces oiseaux date de la seconde moitié du XVI^e siècle, soit au moment où Montaigne publie ses Essais, où Galilée commence à écrire ses textes, etc. En d'autres termes, au moment où naît le discours scientifique moderne... Eh bien, moi, je peux vous dire une chose, ajoute-t-il en se penchant par-dessus son verre avec un air de comploter, c'est qu'il y a anguille sous roche. Il y a un lien. Dans son voyage en Italie, Montaigne mentionne à un moment donné une chambre peuplée d'oiseaux, et je suis prêt à faire le pari qu'il s'agit de canaris."* Comme on voit, Dominique Meens peut aller très loin dans ce genre de raisonnement mais, comme ses recherches sont encore secrètes, nous n'en dirons pas plus ici. On voit tout de même la logique à l'œuvre, consistant à prendre le lecteur par la main pour l'emmenager, plume à plume, vers un terrain de moins en moins convenu, où le sérieux et la fantaisie la plus débridée se mêlent de manière indécidable. Question convention, d'ailleurs, Meens peut en remonter : non content d'avoir fait ses classes chez les frères dominicains (il a failli devenir prêtre), non content de s'être engagé dans l'armée (il a été sergent-chef d'artillerie), il s'est aussi, après un passage à l'usine, retrouvé animateur socioculturel pendant près de dix ans. Meens n'a pas de mots assez durs pour conspuer son ancien métier : *"Toute cette histoire d'éducation culturelle, les centres d'éducation, les MJC, tout ça a été mis en place par le système libéral parce qu'avec le développement des moyens de connaissance, il fallait éviter que de nouvelles classes et de nouvelles générations soient tentées de se cultiver. On a donc créé un système institutionnel d'animation culturelle fait pour barrer le chemin et le dévier, soit du côté du commerce, soit du côté du loisir : aujourd'hui, dans les MJC, on fait soit de la micro-informatique, soit du yoga. Les gens qui y vont en croyant accéder à la culture en ressortent sans savoir lire, aller au cinéma ou visiter un musée, ils sont complètement détruits."* "J'ai tout arrêté pour écrire en 85, dit-il aujourd'hui. *C'était ça ou devenir complètement fou. Je me suis mis à écrire, pendant dix ans j'ai creusé mon sillon, mais pas spécialement dans le but d'être publié. En fait, c'est ma compagne qui m'a poussé, disant "Quand même, la vie est suffisamment dure comme ça, tu t'es arrêté pour écrire, c'est bien, mais faudrait quand même que ça se voie de temps à autre."* Je répondais "Mais ça se voit, puisque chaque soir je t'en lis un peu et que c'est comme ça que tu t'endors." Et elle : "Oui, c'est bien gentil, mais ce serait mieux quand même si tu publiais un bouquin." Les éditions Allia publient alors, avec l'*Ornithologie du promeneur*, leur premier auteur vivant. Lorsqu'il parle, on sent chez Dominique Meens une colère quasi imperceptible dans ses livres. *"J'ai lu Thomas Bernhard, je l'ai relu, je trouve que c'est très bien, mais je ne vais pas jouer les bons élèves en essayant de faire la même chose. Je suis en état de colère permanent. A tel point que les gens qui me connaissent bien m'ont surnommé le paradoxal grincheux. J'ai la réputation de toujours dire le contraire de ce que les autres disent, mais la vérité c'est que la plupart des gens, quand ils parlent, sortent des mots sans savoir ce que ça veut dire – si bien que ça oblige à des rectifications. Un exemple : l'autre jour, je vais voir un oncle dont l'un des fils est ce que l'on appelle technicien des zones humides, c'est-à-dire écologue. Et donc, voilà cet oncle qui parle à propos de son fils de "l'amour de la nature". Et moi, immédiatement, scandale : "Ton fils, je lui dis, n'éprouve absolument*

"Pour le moment, je suis encore dans des trucs gentils, on se promène avec les oiseaux. Mais bientôt, ça risque de devenir un peu moins sympathique."

aucun amour pour la nature, et heureusement pour lui ! Parce que tu viens de dire deux mots sans savoir ce que tu dis. Tu dis "amour", tu dis "nature", après tu dis "amour de la nature", mais qu'est-ce que ça veut dire ? Tu dis n'importe quoi, tu ne réfléchis pas une seconde, tu parles par formules toutes faites." *Alors immédiatement, me voilà catalogué paradoxal grincheux. Pourquoi faut-il toujours que je trouve à redire sur tout ? Les bouquins, ça doit servir à ça : mettre en cause le langage et les formules toutes faites. C'est quelque chose que l'on essaie la plupart du temps d'oublier. La quasi-totalité des romans qui se publient aujourd'hui sont dénués d'intérêt, justement dans la mesure où ils dressent les gens à une syntaxe toute faite, une certaine manière de parler et de penser qui consiste à ne pas parler, à ne pas penser. La plupart des écrivains ne se posent aucune question sur ce qu'il faut écrire aujourd'hui. On lit Denis Roche : "La poésie est inadmissible." On lit ça, et on s'en fout. On lit Melville, Moby Dick, le roman commence par un lexique. On lit ça et on s'en fout. Mais pour quelle raison Melville commence-t-il Moby Dick par un lexique ? Personne ne se pose la question. Peut-être qu'on ne le lit même pas, ce lexique. Et pourtant, si on ne le lit pas, on ne comprend rien à Melville. On lit Kafka qui écrit, par exemple, cette phrase : "Et le monde viendra se tordre devant toi." Et ça nous passe au-dessus. Les écrivains se plaignent que le monde moderne soit irréprésentable, mais essaient-ils de le tordre ? On a affaire à des romanciers et des poètes qui, à force d'absence de réflexion, finissent par ne plus croire à ce qu'ils lisent et en viennent à déprécier l'objet même de leur travail. Moi j'ai lu Kafka – et je le crois. Je crois en cette phrase de Kafka, je crois que la poésie est inadmissible, je crois aussi qu'elle a pour but la vérité pratique. Quels sont les sens de ces phrases, qu'est-ce que ça nous dit sur la littérature et sur ce que nous pouvons faire aujourd'hui ?" Les livres 4 et 5 de l'*Ornithologie* seront plus précis sur ce sujet. Pour le moment, je suis encore dans des trucs gentils, on se promène avec les oiseaux. Mais bientôt, ça risque de devenir un peu moins sympathique. Il y a des gens qui vont avoir l'impression de ne plus comprendre, de perdre pied. J'avais une grand-mère qui ne savait pas comment faire pour tuer les poules, alors elle prenait une paire de ciseaux tout rouillés et commençait à farfouiller la gorge à la recherche de la carotide. Ça mettait un temps fou. Eh bien, les livres 4 et 5 auront un côté comme ça : le couteau qu'on enfonce dans la gorge." Tout cela, bien sûr, a à voir avec la recherche d'un certain type de posture, que l'on pourrait appeler aristocratique ou, mieux, singulière. "Cette posture qui m'a permis de dire un jour que je ne céderai pas. Et j'ai quitté mon travail, et j'ai refusé de réécrire mes textes pour les rendre plus conformes aux exigences éditoriales. C'est, si l'on veut, assez proche de l'éthique définie par Lacan, l'éthique du bien-dire. En fait, la posture du canari, c'est la position du sujet. Et quant à se tenir comme on voudrait, comme tout ce système voudrait que l'on se tienne, il n'en est absolument pas question. Bien sûr, c'est dur, voire impossible à vivre en permanence. Comme le disait d'ailleurs aussi Kafka, "C'est perdu, et ce ne peut pas ne pas l'être." Mais cela acquis, ça n'empêche pas d'aller faire son tour de piste. Et au passage de s'efforcer d'avoir une seconde de dignité. C'est cela, la posture. Quelque chose de très classique, au fond. On en trouve des échos chez Montaigne, dont les Essais n'étaient pas pour rien l'un des livres de chevet de Bernhard, avec Kafka et Schopenhauer ; on en trouve des échos chez Héraclite, Empédocle, Lucrèce, Spinoza, Pascal, ou Nietzsche... Tous ces gens pour qui c'est perdu d'avance... Au fond, ça me fait bien rire, quand je vois le lecteur s'embarquer dans mes petites promenades. De deux choses l'une : soit il va se laisser tomber, soit je parviens à l'agripper d'une manière ou d'une autre – auquel cas il est mal parti... Une lectrice m'avait fait cette réflexion un jour, peu après la parution du premier – je n'ai jamais été aussi content qu'à ce moment-là. Elle m'avait dit "Est-ce que, par hasard, vous n'auriez pas l'intention de nous manipuler pour qu'à la fin, quand on sort de votre bouquin, on se sente un peu bizarres ?" ●*

Ornithologie du promeneur, vol. 1 et vol. 2 (Eux et nous) – (Editions Allia), 144 pages, 90 F.

c'est déjà tout de suite, par Gilles Tordjman

Le chant du signe

Dans un restaurant mortellement branché de Los Angeles, huit personnes autour d'une table et autant de téléphones portables. Entre les apostrophes pointues du *buzz* et du *washi-washa*, nouvelles déclinaisons de l'incessante et nécessaire rumeur par laquelle un milieu se reconnaît comme le centre du monde, les sonneries crépitent sans discontinuer, et quand elles ne crépitent pas, c'est qu'on est en train de composer un numéro qui n'attend pas, de trouver un correspondant indispensable, de bétonner à tout-va l'emploi du temps des dix prochaines heures. Ce qui fait que personne ne se parle vraiment autour de la table. Le plus beau, quand même, dans ce ballet de liaisons immatérielles, c'est qu'on sent que les convives n'ont finalement qu'une seule envie, celle de s'appeler entre eux, tant paraît excitante la perspective de passer par un satellite pour demander à son vis-à-vis de passer le sel ou d'arrêter de monopoliser la bouteille de pif.

Sur Internet, Christian Proust, président du conseil général du Territoire de Belfort récemment élargi après avoir passé quelques semaines au violon dans l'affaire Gigastorage, livre l'intégralité des cinq cents pages qui composent le dossier d'instruction. Casse-tête juridique et nouveau débat ordinaire sur la violation du secret de l'instruction, sur la difficulté de légiférer dans le monde virtuel, sur les dérapages de la liberté, sur la folle circulation des données. Personne pour poser la seule question légèrement amusante et/ou intéressante de l'affaire : qui a envie de se taper les cinq cents pages d'instruction du dossier Gigastorage ? *Who cares?*, comme le dit très synthétiquement la langue anglaise ? Dans le genre *fun*, n'importe quelle apparition télévisuelle de Chevènement, le bon ami de Christian Proust, est autrement plus poilante.

Sur les messageries télématiques, substituts modestes des téléphones portables, des bips se déclenchent à intervalles réguliers pour donner des informations aussi déterminantes que le cours du Dow-Jones, la météo

du lendemain ou des révélations qui n'attendent pas, comme celle-ci authentiquement relevée sur Tam-Tam : "Bernard Tapie s'apprêterait à incarner le rôle de Che Guevara à l'écran." Sinon, ces laisses virtuelles permettant d'être sonné à peu près n'importe où et n'importe quand donnent à ceux qui les portent comme des breloques l'indiscutable privilège de passer pour des personnes importantes tout en ayant une vie de chien.

Ce qui est épatant, avec le développement des moyens de communication, ce n'est pas qu'il excède largement le volume global des informations à échanger, mais bien qu'il met au jour le dérisoire achevé des messages existants. Tout se passe un peu comme si l'explosion quantitative des outils révélait toujours plus l'appauvrissement qualitatif du lien, comme une valeur ajoutée qui finirait par prendre toute la place de ce qui était censé la produire. Si bien que la formidable insignifiance propagée et partagée atteint un degré d'abstraction tel que l'information en elle-même a perdu toute valeur d'usage. Du sens investi ne subsiste plus que des effets – comme on dit effets de manche –, des traces rémanentes de messages qui ne renvoient qu'à eux-mêmes : publicité du secret (de l'instruction ou de la maladie des chefs, c'est pareil), réseaux de réseaux, surveillance de l'état de veille (bipeurs gardes-chiourme), etc. Voir à ce sujet le succès des forums Internet consacrés à Internet.

Au même moment, Dominique Meens publie *Eux et nous*, la suite de sa formidable *Ornithologie du promeneur* (Allia) : "L'ornithologue explique l'oiseau à l'homme, j'explique l'homme aux oiseaux." On peut y voir un genre de bréviaire anecdotique pour un temps où le pépiement sémantique, la roucoulade informationnelle, n'a plus besoin d'autre justification que l'enivrement de son propre chant en morceaux. ●



MOI AUSSI ! C'EST PRESQUE
AUSSI CLASSE QUE MES GAUFRETTI
ET C'EST PAGE 51.

Inrockuptibles

N° 54 - du 24 au 30 avril 1996